N° 62.

ESSAI

SUR

LA TOPOGRAPHIE PHYSIQUE ET MÉDICALE

DE LA PARTIE DU DÉPARTEMENT DU PUY-DE-DÔME,

CONNUE SPÉCIALEMENT SOUS LE NOM DE *LIMAGNE;*

Thèse présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 2 avril 1828, pour obtenir le grade de Docteur en médecine;

PAR HYPOLITE TACHARD, de Maringues,

Département du Puy-de-Dôme;

Ex-Élève interne de l'hôtel-Dieu de Clermont-Ferrand; Élève de l'École pratique.

Liberam medicinam profiteor : nec ab antiquis sum, nec à novis; utrosque, ubi veritatem colunt, sequor.

KLEINII *Clin. interpr., præf.*

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n° 13.

1828.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LANDRÉ-BEAUVAIS, Doyen.	Messieurs
Anatomie	CRUVEILHIER.
Physiologie	DUMÉRIL.
Chimie médicale	ORFILA.
Physique médicale	PELLETAN fils.
Histoire naturelle médicale	CLARION.
Pharmacologie	GUILBERT.
Hygiène	ANDRAL, *Président.*
Pathologie chirurgicale	MARJOLIN. / ROUX.
Pathologie médicale	FIZEAU. / FOUQUIER.
Opérations et appareils	RICHERAND, *Examinateur.*
Thérapeutique et matière médicale	ALIBERT, *Examinateur.*
Médecine légale	ADELON.
Accouchemens, maladies des femmes en couches et des enfans nouveau-nés	DESORMEAUX.
Clinique médicale	CAYOL. / CHOMEL. / LANDRÉ-BEAUVAIS. / RÉCAMIER.
Clinique chirurgicale	BOUGON, *Suppléant.* / BOYER, *Examinateur.* / DUPUYTREN.
Clinique d'accouchemens	DENEUX.

Professeurs honoraires.

MM. CHAUSSIER, DE JUSSIEU, DES GENETTES, DEYEUX, DUBOIS, LALLEMENT, LEROUX, PELLETAN père, VAUQUELIN.

Agrégés en exercice.

Messieurs	Messieurs
Arvers.	Gibert, *Examinateur.*
Baudelocque.	Kergaradec, *Examinateur.*
Bouvier.	Lisfranc.
Breschet.	Maisonabe.
Cloquet (Hippolyte).	Parent du Chatelet.
Cloquet (Jules).	Pavet de Courteille, *Suppléant.*
Dance.	Ratheau.
Devergie.	Richard.
Dubois.	Rochoux.
Gaultier de Claubry.	Rullier.
Gérardin.	Velpeau.
Gerdy.	

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MONSIEUR

LAVORT,

Professeur de pathologie interne à l'École secondaire de médecine de Clermont-Ferrand; Médecin de l'hôtel-Dieu de la même ville, etc., etc.

Témoignage d'estime et de reconnaissance.

H. TACHARD.

Digitized by the Internet Archive
in 2025

https://archive.org/details/essaisurlatopogr0002vari

AVANT-PROPOS.

Lorsque j'ai été sur le point, non de terminer mes études médicales, parce qu'un médecin ne doit jamais cesser d'étudier, mais de me présenter pour en solliciter le titre, les plus belles questions de médecine se sont offertes en foule à mon esprit pour sujet de thèse. J'ai d'abord dirigé mon attention vers quelques points de doctrine obscurs ou incertains pour moi. Leur étude semblait me promettre l'avantage de fixer mes idées sur des questions importantes, et cet espoir m'a pendant quelque temps fait perdre de vue toutes les difficultés des discussions théoriques sur des matières encore controversées; mais lorsqu'il a fallu mettre la main à l'œuvre, elles se sont multipliées pour ainsi dire à l'infini au-devant de moi. Je me suis alors demandé s'il ne serait pas préférable, plutôt que d'accumuler sur un seul sujet un luxe facile de citations, de donner une thèse en grande partie d'observations et de faits, qui en même temps renfermât ma conviction médicale et les remarques que j'ai pu faire sur les objets qu'il m'importe le plus de connaître : cette marche m'ayant même paru mieux répondre au vœu de la loi, j'ai songé, dès cet instant, à jeter un coup-d'œil sur la topographie de mon pays natal, et à exposer ce que j'ai observé sur les maladies qui y règnent.

Un des premiers et des principaux devoirs du médecin qui désire exercer son art philosophiquement, c'est sans doute

d'examiner les conditions physiques, et même les dispositions morales dans lesquelles se trouvent les individus qu'il va observer. En satisfaisant à ce devoir, autant qu'il m'est possible, je trouve encore l'avantage de voir les opinions que je me suis formées, ou devenir plus solides par l'assentiment de mes maîtres, ou s'épurer par leur contradiction.

Je n'ignore pas qu'une bonne topographie du pays que je vais décrire ne saurait être l'œuvre d'une plume peu exercée, et surtout d'un élève qui n'a d'ailleurs consacré à cette matière, vraiment ingrate par sa difficulté et son étendue, qu'un temps assez court ; je ne me suis point abusé à cet égard ; et dans la détermination de ce choix, je n'ai pas consulté mes forces, mais ma profonde conviction de l'utilité d'une semblable étude; aussi je compte beaucoup moins sur le mérite de ce faible écrit que sur l'indulgence à laquelle la bonne volonté et le désir de bien faire ont toujours quelques droits.

ESSAI

SUR

LA TOPOGRAPHIE PHYSIQUE ET MÉDICALE

DE LA PARTIE DU DÉPARTEMENT DU PUY-DE-DÔME,

CONNUE SPÉCIALEMENT SOUS LE NOM DE *LIMAGNE*.

Position du sol.

Le département du Puy-de-Dôme est situé à peu près vers le centre de la France, et compris dans le premier et le deuxième degrés de longitude orientale du méridien de Paris, et le quarante-cinquième de latitude septentrionale.

Il offre, sous le rapport de sa topographie, des conditions différentes et presque extrêmes dans l'étendue de son territoire. Il est formé en partie de montagnes ou de hautes plaines contiguës qui bornent et ceignent de plusieurs côtés la belle et riche plaine de la Limagne. Cette division, indépendamment de celles qui sont arbitraires, résulte de la disposition du sol; elle est l'ouvrage de la nature.

Si la situation du sol sur notre globe fixe le climat géographique, c'est son élévation, sa forme, son exposition, le gissement de ses terres, la nature de ses eaux, les qualités de l'atmosphère, qui forment le

climat médicinal. Tout, sous ce rapport, diffère dans la Limagne et les montagnes qui l'environnent : des différences non moins tranchées se retrouvent dans la constitution physique des habitans, dans leurs mœurs, dans la nature et la fréquence relative des maladies auxquelles ils sont exposés.

Sa forme. La Limagne a la forme d'un bassin d'une étendue de treize à quatorze lieues du sud au nord, sur une largeur à peu près moitié moindre, borné à l'ouest et à l'est par des montagnes qui s'élèvent en forme d'amphithéâtre et par un versant assez rapide : au sud, il se continue insensiblement avec les hauteurs de notre département, et de là avec celles de la Haute-Loire, et vers le nord il n'est fermé que par une série de collines peu élevées. Si l'on se représente un bassin ainsi disposé, ou une vaste vallée ouverte du sud au nord, on s'en sera fait, je crois, une idée à peu près exacte ; ce bassin n'offre pas, comme on pourrait le penser, un territoire plane et uni dans toute son étendue; il n'a cette disposition que dans sa partie septentrionnale ; le reste est formé par des enfoncemens, des tertres plus ou moins élevés, des monticules et des vallons : c'est une plaine, mais c'est la plaine d'un pays montueux, d'un pays qui paraît devoir sa forme et sa constitution actuelle à de grandes révolutions.

La rivière d'Allier traverse cette plaine à peu près dans son milieu du sud au nord ; cette rivière, navigable pendant une partie de l'année, est réduite l'été à un assez mince ruisseau. Elle est bordée de chaque côté d'une chaîne de hauteurs, et coule sur un lit de substances calcaires, mais recouvert presque partout de galets, de cailloutage ou de sable.

La rivière de Dore, moins forte que la précédente, parcourt à peu près dans le même sens une vallée assez étendue au pied des montagnes qui bornent notre plaine du côté de l'est, coule sur un lit de même nature, et se jette dans l'Allier en formant un angle aigu. Le cours de ces deux rivières est assez rapide, et leurs eaux sont limpides et claires, hors le temps des crues, qui sont très-fréquentes en au-

tomne, au printemps et en hiver; elles reçoivent les eaux de plusieurs petites rivières et d'un grand nombre de ruisseaux qui viennent des montagnes.

Telles sont les dispositions générales du sol dans le pays que j'ai à décrire : poursuivons-en l'examen dans ses détails.

Les montagnes qui limitent notre plaine à l'ouest sont les chaînes granitiques des Monts-Dômes et des Monts-d'Or, qui, par leur continuité avec les montagnes du Vélay et du Vivarais, forment une prolongation des Alpes dauphinoises et savoyardes. Le Puy-de-Dôme, célèbre par les expériences de Pascal, est le premier objet remarquable qui se présente en partant de l'ouest : isolé au-dessus des éminences voisines, on l'aperçoit de loin de plusieurs départemens. Il a la forme d'un cône; sa hauteur est de huit cent vingt toises au-dessus du niveau de la mer, et de cinq cent soixante au-dessus de la plaine qu'il domine. Sur la même ligne, à trois lieues en avançant vers le sud, on trouve les Monts-d'Or, assemblage de montagnes, dont la plus grande hauteur est de mille quarante-huit toises au-dessus du niveau de la mer.

Ces chaînes de montagnes ont subi l'action du feu; elles sont recouvertes de produits volcaniques qui s'y sont épanchés à plusieurs reprises distinctes : leur richesse en objets d'histoire naturelle y attire presque chaque année des savans; mais c'est surtout ce spectacle de bouleversement et de ruine dû à leur volcanisation qui les intéresse et les étonne.

Lorsque du Puy-de-Dôme ou des hauteurs voisines on regarde vers l'est, on découvre au pied de ces montagnes une plaine unie qui s'étend à cet aspect jusqu'à l'Allier; au sud, jusques aux collines près desquelles sont les villages de Lempdes, de Cornon, etc.; au nord, jusqu'à la série des hauteurs près desquelles se trouvent les villes ou villages d'Aigueperse, de Mont-Pensier, de Randans, de Maringues. Ces hauteurs peu considérables bornent en forme de demi-cercle, et en même temps laissent ouverte à cet aspect la Limagne dans l'étendue de plusieurs lieues.

Cette partie de son territoire, ainsi circonscrite, d'une étendue d'à peu près six lieues en longueur du sud au nord, d'une largeur un peu moindre, désignée quelquefois dans le pays sous le nom de *marais*, est celle dont j'ai spécialement à m'occuper; elle représente, au milieu du vaste bassin compris entre les montagnes de l'est et celles de l'ouest, une espèce de bassin plus petit et plus profond.

Nature du sol. On peut la nommer assez proprement *basse plaine.* Sa surface à peu près plane ne présente que de légères hauteurs et des enfoncemens larges et superficiels, espacés à d'assez grandes distances. La terre végétale, presque partout d'une couche fort épaisse, y est très-noire, friable, douce, onctueuse; ses caractères attestent qu'elle est un limon des eaux. En quelques points elle est mêlée à une terre argilleuse, gluante et tenace, ou à une terre calcaire. Elle gît sur plusieurs assises calcaires stratifiées par couches parallèles de couleur, d'épaisseur, de densité différentes, et parfois d'une assez grande dureté. Ces couches de tuf, composées en grande partie de carbonate de chaux, forment la base du sol de tout le pays de l'une à l'autre chaîne de nos montagnes. Les matières qui les constituent sont imprégnées d'une quantité notable de substance bitumineuse ou de pissasphalte qui en découle spontanément en plusieurs endroits, et qui d'ailleurs y est décélée par une odeur remarquable.

La terre végétale de toute cette partie du pays favorise prodigieusement la végétation; aussi cette plaine, peu boisée, offre-t-elle en été l'image véritable d'une mer de moissons.

Les eaux. Notre basse plaine étant exposée à de fréquentes innondations à cause du défaut d'écoulement des eaux pluviales, on y a pratiqué, pour assainir les champs, une multitude de fossés larges et profonds qui la sillonnent et la saignent dans tous les sens. Ces fossés, dans lesquels s'accumulent et pourrissent les débris des végétaux qui croissent sur leurs bords ou qui y sont portés par les vents, sont pleins d'eau l'automne et l'hiver, et sont généralement à sec pendant

l'été. Lorsqu'on agite la vase qui en forme le fond, on voit en plusieurs endroits se dégager des bulles de gaz que les expériences démontrent être de l'hydrogène carboné.

Les parties les plus basses de cette plaine sont aussi dans des étendues variables couvertes d'eau pendant les automnes et les hivers pluvieux. Lorsque les pluies sont abondantes, l'étendue des terrains submergés est même assez considérable et forme comme autant de petits lacs, circonstance aussi funeste à notre agriculture qu'à la santé des habitans. Quelques points les plus bas étaient autrefois de véritables marais, toujours ou presque toujours couverts d'eau : ils ont été desséchés par des travaux d'assainissement, à des époques encore récentes.

Plusieurs ruisseaux qui prennent leur source dans les Monts-Dômes. traversent la basse plaine dans sa partie méridionale, et vont se jeter dans l'Allier. Leur cours, déjà lent sur un pays plat, est encore ralenti par de nombreuses digues qui forment des biefs pour l'entretien de quelques moulins, ou pour faciliter l'irrigation des près, ce qui, d'une part, maintient des masses d'eau presque stagnantes, de l'autre, innonde des espaces plus ou moins étendus. Ils reçoivent une grande partie des eaux des montagnes, qui les grossissent tellement dans leurs crues, qu'ils s'étendent sur les prairies riveraines, et y déposent une couche de vase qui détériore les fourrages.

Ces ruisseaux sont d'abord clairs et limpides à leur sources; mais pendant leur trajet sur un terrain limoneux, leurs eaux contractent un goût terreux, une couleur jaune verdâtre; enfin, pendant les chaleurs elles suffisent à peine aux besoins de l'irrigation, et laissent à sec un lit convert de fange.

Cette partie de la Limagne, si exposée aux innondations pendant la mauvaise saison, manque souvent d'eau pendant les étés chauds et secs. On n'y trouve que très-peu de sources; encore la plupart fournissent-elles une eau pesante, d'un mauvais goût et chargée de sels calcaires. Dans plusieurs villages, la disette d'eau est souvent telle, que les bestiaux souffrent la soif et contractent des maladies

inflammatoires ou gangréneuses. A l'est de la basse plaine coule la rivière d'Allier, bordée d'une double chaîne de hauteurs plus élevées sur sa rive droite que sur la gauche. Au delà de cette rivière jusqu'à celle de Dore, dans l'angle qu'elles forment par leur jonction, le sol est plus élevé que celui de la plaine qui vient d'être décrite; il est grisâtre, sablonneux, peu fertile, et gît tantôt sur du sable ou du cailloutage, tantôt sur une couche argilleuse à travers laquelle l'eau pénètre difficilement. Plus profondément se trouvent les couches calcaires qui forment la base du sol de tout le pays. Cette portion de notre territoire, fermée vers le nord par des collines, à l'exception de l'espace par lequel sort l'Allier, en tournant un peu vers l'est, s'abaisse au sud pour former une plaine basse et fertile qui se continue peu à peu avec les hauteurs. Au levant, elle est limitée par les montagnes du ci-devant Forez. Ces montagnes ne présentent point de traces de volcanisation; elles sont moins élevées, et présentent moins cette disposition conique que celles de l'ouest, mais plongent par un versant aussi rapide dans la vallée étendue au milieu de laquelle coule la Dore; enfin, au midi de la basse plaine, entre l'Allier et les monts Dores, se trouve la partie la plus belle de la Limagne. Elle est formée de coteaux et de vallons, dont le sol est généralement très-fertile, et le climat salubre. L'abondance des eaux courantes y permet des irrigations nombreuses; ces eaux y ont d'ailleurs un écoulement facile et prompt. Ce sont ces cantons, de même que ceux qui bordent de tous côtés la basse plaine, dont la beauté est bien propre à donner, comme le disait *Sidoine-Appollinaire*, aux voyageurs le dégoût de leur patrie : *Quod hujus modi est ut semel visum advenis, patriæ oblivionem sœpe persuadeat.*

Agriculture : productions.

La majeure partie de la basse plaine est en terres labourables, qu'on ensemence en froment, en orge ou en chanvre; ce sont là les productions principales. Le voisinage des ruisseaux est en prairies ou en saussaies. On se sert, pour la culture, de la charrue simple et sans roues; il suffit presque d'égratigner la terre pour qu'elle pro-

duise abondamment. Le climat, déjà peu salubre, y est encore altéré par le mode de préparation du chanvre. Cette opération se fait dans des réservoirs ou *rutoirs* où l'eau est stagnante, chargée des débris de ce végétal en putréfaction et d'une odeur infecte. De pareilles émanations ne sont certainement pas sans influence, surtout lorsque ces opérations se font en grand et sont multipliées près des habitations. C'est pendant la fin de l'été et l'automne que se fait le rouissage du chanvre.

Dans les cantons plus élevés, compris entre les deux rivières, où on trouve quelques bois, on cueille du seigle et de l'avoine. Les coteaux voisins des montagnes, et ceux de toute la partie méridionale de la Limagne donnent des vins très-colorés, âpres, chargés de tartre. On sait qu'ils sont en général de médiocre qualité.

La Limagne récolte des céréales beaucoup plus que pour sa consommation ; elle en fournit à tous les pays environnans, qui sont arides et pauvres. Les fruits, et surtout les légumes de toute espèce y viennent très-bien et font en grande partie la nourriture des habitans.

Histoire naturelle: eaux minérales.

Peu de contrées sont aussi riches que la nôtre en eaux minérales; on les voit sourdre presqu'à chaque pas à la base de nos montagnes. La plupart sont acidules et ferrugineuses ; les unes froides, les autres thermales. Quelques-unes, avec beaucoup d'acide carbonique libre, contiennent des sous-carbonates de magnésie, de chaux et de fer en petite proportion ; telles sont celles de Chateldon, de Saint-Myon, de Médague sur la rive gauche de l'Allier. On les administre comme excitantes.

Les eaux thermales de Clermont, de Saint-Mart contiennent du fer en plus grande proportion et moins d'acide carbonique. Elles sont toniques, et très-utiles dans les cas de chlorose, d'aménorrhée par atonie, de phlegmasies muqueuses chroniques. Quelques sources minérales contiennent une assez grande quantité de sels pour agir quelque fois comme purgatives. Enfin, parmi nos eaux minérales on

peut compter encore celle du Mont-d'Or et de Saint-Nectaire, quoiqu'elles appartiennent à l'intérieur des montagnes. Les premières, thermales (42° centigr.) et salines, réussissent souvent très-bien contre les inflammations chroniques des voies respiratoires; les secondes, thermales (de 19° à 34° *R.*), très-alcalines et chargées d'une matière animale, sont très-utiles dans les rhumatismes chroniques, les engorgemens articulaires, les contractures des membres. Nous ne possédons pas d'eaux minérales hydro-sulfureuses.

D'autres eaux minérales, chargées de carbonate de chaux dissous par un excès d'acide carbonique, comme le fer dans les eaux ferrugineuses, laissent déposer ce sel par le dégagement de l'acide qui le tenait en solution, ce qui les rend incrustantes ; telles sont celles de Saint-Alyre.

Près de la ville d'Aigueperse est une source froide de laquelle se dégage une assez grande quantité d'acide carbonique pour produire une vive ébullition. Des dégagemens du même gaz, sans sources, ont lieu dans plusieurs grottes, au pied des montagnes, et même en quelques lieux de la plaine.

Nos montagnes, fertiles en richesses botaniques et minéralogiques, renferment des mines de fer, de plomb seul ou argentifère, d'antimoine, de houille, de tripoli. C'est une de leurs laves volcaniques qui fournit la belle pierre de taille de Volvic.

Phénomènes météorologiques

Notre département réunit les extrêmes des climats froids et des climats chauds; de sorte que dans quelques heures on peut passer de la température très-basse des montagnes à la température élevée de la plaine.

Température: saisons.

La température de la Limagne n'est cependant pas telle, à beaucoup près, que semblerait le comporter sa position géographique; elle est très-froide en hiver, très-chaude en été, et surtout extrêmement variable dans toutes les saisons. Cette variabilité dans les phénomènes météorologiques, ce passage souvent brusque du froid

au chaud et du chaud au froid, sont dus à la forme et à la position de la Limagne entre des montagnes élevées qui l'enclosent.

La limite qui sépare l'hiver de l'été y est en général de peu de durée; à peine s'aperçoit-on du printemps, qui ne commence guère qu'au mois de mai. On passe d'un froid âpre à la chaleur. Le mois de juin présente presque toujours de grandes variations asmosphériques, juillet et août sont chauds et souvent sans pluies. Dans la plaine on supporte avec peine les ardeurs de l'été. Les phénomènes électriques sont très-multipliés dans cette saison; alors la chaleur est suffocante, de même qu'aux approches des orages, qui sont fréquens et qu'on voit se former sur les sommets de nos montagnes avec un appareil bien plus effrayant que dans les vastes plaines. Ils diffèrent encore de ceux des autres pays par les tonnerres affreux qui les accompagnent, et qui causent souvent des accidens, par les averses qui les suivent, et trop fréquemment par des grêles désastreuses. Il est vrai qu'un instant suffit pour tout changer; le temps redevient bientôt calme et serein, le soleil brille, et la chaleur a cessé pour quelques jours. Le commencement de l'automne est la saison la plus agréable dans notre pays. Mais bientôt arrivent, vers le milieu d'octobre, des pluies abondantes et des brouillards épais. Les montagnes ne tardent pas aussi à se couvrir de neige, et le vent qui les traverse est d'un froid vif et piquant. Si les neiges ne sont pas abondantes les hivers sont moins rigoureux. Novembre et décembre sont d'ordinaire pluvieux et froids, janvier et février froids et secs, mars et avril froids par intervalles; en mai les nuits et les matinées sont froides, les brouillards épais, surtout lors de la fonte des neiges et des glaces de la montagne.

Alors, de même que pendant la fin de l'automne et l'hiver, lorsque la température se maintient entre quelques degrés au-dessus ou au-dessous de 0, on voit s'élever des rivières, des ruisseaux, et même du sol gras et limonneux de la plaine, des brouillards qui obscurcissent la partie inférieure de l'atmosphère et lui imprègnent quelquefois une odeur très-sensible. Si, des hauteurs qui la dominent, la Limagne, une des contrées les plus belles de la France, forme un

tableau magnifique par un jour serein, l'aspect de cette plaine obscurcie par des flots de nuages, au-dessus desquels on voit briller le soleil, forme un point de vue non moins curieux. Ces brouillards se résolvent en pluie ou en bruine, ou bien ils s'élèvent dans l'atmosphère, et poussés par les vents contre les montagnes, s'y arrêtent et s'y amoncèlent. C'est ainsi qu'ils couronnent souvent le sommet du Puy-de-Dôme ou des autres éminences, et y forment le point de départ des orages et des autres fléaux météorologiques qui viennent fondre sur la plaine.

Des pluies. Les années diffèrent beaucoup entr'elles sous le rapport des pluies ; la fin de l'automne est ordinairement accompagnée de pluies continues et abondantes. Il en est de même de l'hiver lorsqu'il n'est pas froid ; il n'est pas rare de voir des pluies abondantes au printemps et au commencement de l'été ; mais elles sont rares pendant les chaleurs. Les montagnes qui environnent notre plaine, et qui rendent jusqu'à un certain point sa météorologie indépendante de celle des pays voisins, attirent les nuages par une force très-réelle, et qui tient peut-être à leur état électrique, les condensent, multiplient les chocs qui en opèrent la fonte, de sorte qu'en thèse générale il doit y tomber plus d'eau qu'ailleurs. Cette circonstance n'est pas la seule propre à entretenir l'humidité de l'atmosphère. Nous en retrouvons encore une très-puissante dans la nature et la disposition d'un sol qui s'imbibe d'eau, qui la retient, et sous lequel se trouvent des bancs calcaires tufacés qui lui forment un véritable vase. Il ne faut rien moins que le concours de ces dernières causes, et la situation de notre basse plaine relativement aux montagnes, pour rendre marécageuse une contrée que son élévation absolue ne ferait pas prévoir telle, puisque sa hauteur moyenne au-dessus du niveau de la mer est à peu près de deux cent cinquante toises.

Des vents. Les vents ne sont pas réglés, et laissent parfois des momens de calme parfait ; le vend du nord pendant l'hiver, celui du midi pen-

dant l'été, sont les plus fréquens et soufflent souvent avec violence; les vents d'ouest s'oufflent moins souvent, mais presque toujours avec une grande violence; le vent d'est est assez rare : il n'y a d'ailleurs rien de constant à cet égard, et on les voit se succéder les uns aux autres assez promptement. Extrêmement impétueux sur les montagnes, les vents viennent quelquefois se heurter dans la plaine en courans séparés dont la direction est déterminée par leurs gorges.

L'atmosphère est donc, en général, très-chaude et sèche pendant l'été, froide et nébuleuse pendant lamajeure partie de l'année, et chargée des exhalaisons d'un sol humide et marécageux. Si à ces phénomènes on ajoute ces pluies abondantes, ces orages et cette grande variabilité de la température que nous devons au voisinage des montagnes, enfin ces chaleurs étouffantes en été, qui sont aussi en partie un effet de la figure du sol, on aura une idée du climat de la Limagne.

La Limagne est très-peuplée relativement à son étendue; sa basse plaine ne renferme point de villes, du moins fort avant dans son intérieur. Un pareil site eût réuni trop de conditions d'insalubrité. Il est vrai que plusieurs villes l'avoisinent assez à divers aspects pour sentir l'influence de ses dispositions locales; telles sont celles de Clermont et de Riom, au pied des montagnes de l'ouest; celles d'Aigueperse et de Maringues, encore plus défavorablement placées à son extrémité septentrionale. Leur situation topographique, ainsi que celles des autres villes de la Limagne, n'offre d'ailleurs, ni en bien ni en mal, aucun trait qui puisse être cité dans un aperçu aussi rapide. La basse plaine est parsemée d'un grand nombre de bourgs et de villages conconsidérables; mais on serait dans l'erreur si de ce qui a été dit de sa grande fertilité on inférait que le peuple y vit dans l'aisance, car la majeure partie de la classe ouvrière y est pauvre et malheureuse, peut-être plus qu'ailleurs : elle y offre presque partout l'image de la peine et de la misère.

Constitution physique et morale des habitans.

La faiblesse de l'organisation, la lenteur des fonctions, sont les traits les plus frappans de la constitution physique de ses habitans; ils y sont néanmoins laborieux, endurcis dès leur jeunesse à des travaux dont la continuité ne contribue pas peu à les énerver; la population y présente deux principales modifications : les individus de la classe la moins aisée sont généralement faibles et languissans; leurs chairs sont molles, la peau décolorée, l'habitude du corps amaigrie ou boursoufflée par l'infiltration du tissu cellulaire; les gens riches et qui se nourrissent bien, sans être doués d'une grande énergie vitale, ont souvent du coloris, de l'embonpoint et une disposition remarquable à la polysarcie, que l'on retrouve surtout chez les femmes. Les attributs du tempérament lymphatique sont en conséquence ceux qui se remarquent le plus généralement.

La lenteur caractérise au physique et au moral l'habitant de la Limagne; ses mouvemens sont lents et lourds : on peut en juger par ses jeux et ses danses; sa sensibilité est obtuse, ses sensations peu vives, ses passions peu exaltées; il suit presque machinalement son habitude dans ses procédés agricoles, et cherche rarement à devoir à l'industrie ce qu'il peut obtenir d'un travail opiniâtre.

Les habitans des lieux plus élevés sont généralement plus vigoureux, et surtout plus agiles : tels sont ceux de la partie méridionale de la Limagne, et particulièrement de ses côtaux vignobles. Chez eux se retrouvent les attributs extérieurs des tempéramens sanguin et bilieux. Les habitans de la vallée de la Dore sont peut-être l'espèce la plus chétive pour la taille et pour la force, ce qui peut tenir en partie à une cause à laquelle la législation moderne a mis fin, l'habitude où on était dans ce pays de marier les enfans très-jeunes.

Les habitans des villes, considérés en masse avec ceux des campagnes, présentent les différences générales qu'on observe partout ailleurs : ils sont actifs, laborieux, et pour le moins économes.

Plus judicieux que doué d'une imagination vive, l'habitant de la Limagne paraît assez peu apte aux sciences et aux arts qui exigent beaucoup de goût et un sentiment exquis; aussi avons-nous très-peu

d'artistes; mais si la nature lui a refusé une forte somme de cette brillante faculté, ce qui peut bien n'être qu'erreur de ma part, elle l'a dédommagé, je crois, par de la justesse dans le jugement et de l'aptitude aux études sérieuses.

Le sexe forme sans contredit la plus belle partie de la population ; il est vrai que celui du centre de la basse plaine est languissant et flétri de bonne heure par les fièvres intermittentes; mais aussi les femmes, dans divers cantons, par exemple, celles d'Aigueperse, de Maringues et des villages adjacens aux collines de cette lisière, se font vraiment remarquer par leur teint, le volume de leur gorge et la fraîcheur de leur carnation.

Habitat nourrit.

Toutes les précautions sanitaires sont oubliées sous le rapport de la situation et de la construction des habitations dans les campagnes; le peuple habite au niveau du sol et même au-dessous, dans des maisons ni pavées, ni planchéiées, dont les jours étroits laissent peu pénétrer les rayons du soleil, et rendent le renouvellement de l'air imparfait; enfin, comme pour multiplier les conditions d'insalubrité, près des maisons, souvent en face de leurs portes, on a l'habitude de creuser des mares où pourrissent continuellement les engrais dans une eau sale et croupissante.

La nourriture du peuple est presque toute végétale, souvent de mauvaise qualité, presque toujours mal préparée; elle consiste: 1°. en pain fait avec les farines du plus mauvais froment, d'orge, de seigle ou même de fèves, et dont la première ne constitue bien des fois que la moindre partie : ce mélange forme un pain noir, compacte, pesant, presque point fermenté et peu cuit.

2°. En légumes frais ou secs, et principalement en pommes de terre, dont on recueille une très-grande quantité;

3°. En fruits et laitages; enfin de temps en temps en chair salée de porc, dont la graisse sert aussi d'assaisonnement.

Le peuple ne boit pas de vin habituellement, et il est peut-être par cette raison même très-enclin à l'ivrognerie; il se livre parfois à

des excès de ce genre ; mais c'est surtout dans ses maladies ou pendant la convalescence qu'on peut juger de cette avidité, dont il n'est que trop souvent victime.

Dans la plupart des villages de la basse plaine, on boit de l'eau de puits, qui est généralement mauvaise ; car les eaux filtrant à travers des couches calcaires bitumineuses, y dissolvent des sels de chaux et du bitume, ce qui leur donne une saveur détestable. Il est à remarquer qu'en bien des endroits l'eau s'y trouve à peu de distance du niveau du sol, et que par conséquent elle peut y arriver avant de s'être dépouillée, par une filtration suffisante, des corps étrangers dont elle a pu se charger à sa surface.

Tous les habitans des campagnes sont cultivateurs ; ils n'exercent absolument aucun genre d'industrie ; ils tiennent beaucoup à leur sol, et n'émigrent presque jamais. Leurs vêtemens sont quelquefois de toile, mais le plus souvent d'une étoffe de laine grossière et très-épaisse ; celui des hommes est assez convenable ; celui des femmes, s'il ne gêne pas l'exercice des fonctions, est au moins bien mal adapté aux formes du corps. Je ne parle pas de l'habillement de l'un et de l'autre sexe dans les villes ; il est soumis à la mode ; et celle-ci est si variable, qu'elle pourrait bien démentir demain la critique ou les éloges que je lui donnerais aujourd'hui ; mais on est propre, et cette propreté fait le luxe des classes inférieures, auxquelles leurs moyens ne permettent pas d'en affecter un autre trop souvent dangereux.

Le peuple est, dans notre pays comme presque partout ailleurs, crédule et superstitieux par ignorance ; cette crédulité le rend bien souvent dupe de ces charlatans qui lui promettent la guérison de ses maladies au moyen de remèdes la plupart du temps nuisibles, ou de pratiques mystiques, et qui ne lui font que trop fréquemment négliger les véritables moyens curatifs.

Les mœurs des habitans de la Limagne sont généralement douces, et diffèrent beaucoup des mœurs et du caractère des montagnards voisins, qui semblent conserver quelque chose du rude et du sau-

vage de leurs montagnes. Elles sont simples et peu dissolues dans les campagnes; chacun cherche à éteindre dans le mariage les besoins physiques de l'amour; quoique les mœurs soient loin d'être aussi pures dans les villes, les maladies vénériennes n'y sont pas très-multipliées : à peine même sont-elles connues dans les moins considérables.

MALADIES DES HABITANS.

Ce qui vient d'être dit de la topographie du pays avait pour but de nous conduire à l'examen des maladies qui y règnent, et à l'étude des caractères propres qu'elles peuvent offrir. Les maladies se ressentent, en général, de l'uniformité des phénomènes physiques ou des grandes variations de ces mêmes phénomènes. Lors donc que dans une contrée la météorologie, la température, présentent des changemens brusques et des différences extrêmes dans diverses saisons, là aussi les maladies doivent présenter quelque chose d'analogue; les constitutions médicales doivent y être plus tranchées qu'ailleurs.

L'homme est cosmopolite; mais les divers agens physiques au milieu desquels il vit modifient puissamment, suivant les divers lieux, sa constitution organique, et entrent ainsi pour beaucoup dans la détermination de ses inclinations morales. Cette influence, qui établit les différences que présentent les peuples, et qui a dû, comme le remarque le père de la médecine, étendre son action jusque sur leurs institutions politiques, est encore bien plus marquée sur la production des maladies. C'est ainsi que tout se lie, s'enchaîne dans la nature, et que tel fait qui semble d'abord isolé n'est qu'un anneau de la vaste chaîne qui en unit tous les phénomènes.

Si j'ai été exact dans la description des localités, dans l'exposé des prédispositions et de l'état des divers agens physiques, on peut, je pense, prévoir quelles doivent être les affections les plus fréquentes chez les habitans de la Limagne. Elles ne sont pas à beaucoup près les mêmes dans tout son territoire. Les coteaux de sa partie méridionale présentent, généralement du moins, les affections des lieux salu-

bres et médiocrement élevés. Notre basse plaine, humide, marécageuse, dont l'atmosphère est froide et nébuleuse pendant la majeure partie de l'année, offre moins souvent à l'observation des maladies très-aiguës avec pléthore sanguine que le sol élevé de nos montagnes, dont l'air exerce une impression vivement stimulante.

Un des premiers effets généraux de ces conditions, c'est le peu d'énergie des fonctions cutanées, et les dérangemens que cette excrétion dépuratrice est souvent exposée à éprouver. Examinons les maladies des habitans sous le triple rapport des maladies sporadiques, endémiques et épidémiques.

Maladies qui tiennent aux diverses saisons: inflammations des organes respiratoires.

Maladies sporadiques. Les maladies sporadiques varient beaucoup suivant les saisons. L'invasion des premiers froids est marquée par l'apparition des phlegmasies aiguës des voies respiratoires et la récrudescence des mêmes maladies chroniques. Pendant l'hiver règnent aussi, en même temps que des pneumonies et des pleurésies, diverses inflammations des muqueuses. Lorsque les chaleurs arrivent, on voit se manifester en grand nombre les affections qui présentent cet état connu sous le nom de *bilieux*. Les maladies de cette époque ont des caractères généraux qui ne permettent pas de les confondre avec les maladies des autres saisons, ni avec les affections muqueuses franchement inflammatoires. Quelle que soit la lésion des organes digestifs qui constitue l'état nommé *bilieux* ou *embarras gastrique*, cet état morbide doit être séparé de l'inflammation de ces mêmes organes, à moins qu'on ne veuille admettre que c'est une inflammation totalement différente des autres par ses symptômes, par sa marche, par les moyens curatifs qui lui conviennent.

Inflammations des organes digestifs.

Il est vrai qu'il se manifeste aussi en été de nombreuses inflammations des organes digestifs, des affections cérébrales aiguës, des congestions sur l'encéphale.

Dysenterie.

A la fin de l'été et pendant l'automne, la dysenterie règne souvent

sporadiquement, et quelquefois d'une manière épidémique. L'usage de mauvais alimens, et en particulier de fruits non mûrs, paraît concourir avec la chaleur à la production de cette maladie. Je fais mention de ces diverses maladies propres à chaque saison dans tous les pays, parce que leur succession est extrêmement marquée dans celui que j'ai décrit. En général, c'est aux époques des équinoxes que s'effectuent les plus grands changemens dans la fréquence relative des maladies, et à ceux des solstices que les constitutions sont le plus marquées, quoique dans l'appréciation de la constitution il faille moins avoir égard au retour calculé des saisons qu'à l'état météorologique antérieur et actuel.

Rhumatismes : catarrhes pulmonaires et intestinaux.

L'humidité de l'atmosphère, la variabilité de la température, sont les causes d'un grand nombre de rhumatismes, surtout au voisinage des montagnes. Ce sont aussi celles de nombreux catarrhes pulmonaires chroniques, rebelles, en général, chez les vieillards et les individus affaiblis. Les symptômes inflammatoires ont plus ou moins complètement disparu, et la muqueuse semble être devenue le siége d'une sécrétion morbide supplétive de l'exhalation cutanée. Telles sont encore des diarrhées indolentes et apyrétiques avec flux abondant de liquides muqueux que présentent certains automnes ou des hivers humides et froids : aussi est-ce moins en débilitant les muqueuses qu'en activant les fonctions des organes extérieurs, et surtout de la peau qu'on réussit le mieux. Appliquer à des cas analogues un traitement antiphlogistique actif, ce serait jeter l'économie dans un état de faiblesse qui empêcherait l'exécution d'actes organiques nécessaires à la guérison.

Croup.

Si les inflammations franches, aiguës ou chroniques des voies de la respiration s'observent bien souvent, nous n'avons que trop souvent aussi l'occasion d'apprécier la gravité de quelques inflammations d'un caractère spécifique, telles que l'angine pharyngée, la laryngite, la bronchite pseudo-membraneuses, affections confondues, sous le

nom de *croup*, avec des maladies qui présentent la gêne de la respiration, la voix croupale, mais sans exsudation couenneuse.

Carreau. Un grand nombre d'enfans, depuis le premier âge jusqu'aux approches de la puberté, présentent une tuméfaction plus ou moins considérable du ventre, tantôt avec fièvre, chaleur à la peau, trouble des fonctions digestives, tantôt sans aucun de ces symptômes; mais leur teint est pâle ou d'un jaune verdâtre; ils maigrissent, et sont faibles et languissans.

Les petits malades portent ces engorgemens quelquefois pendant plusieurs années, et lorsqu'ils n'y succombent pas, les progrès de l'âge exercent sur leur état une heureuse influence. Cette intumescence de l'abdomen ne dépend pas toujours des mêmes maladies; elle est due, tantôt à des entérites chroniques, à des entéro-mésentérites, à des péritonites chroniques, avec ou sans tubercules sous-péritonéaux, à l'hypertrophie de la rate, à diverses altérations du foie; enfin, à l'inflammation des ganglions mésaraïques avec production de matière tuberculeuse, ou même à la production de matière tuberculeuse sans inflammation préalable. Les lésions diverses qui provoquent l'ensemble des symptômes précités sont confondues ordinairement sous le nom de *carreau;* mais, si par cette expression on doit entendre les affections vraiment strumeuses du mésentère, je crois que cette maladie n'est pas la plus fréquente chez eux.

Les hernies abdominales, chez les deux sexes, sont très-fréquentes dans notre pays : l'omission des moyens contentifs les expose souvent aux étranglemens.

Névralgies. Les névralgies, et particulièrement la névralgie sciatique, s'observent souvent; elles sont quelquefois continues avec des exacerbations, d'autres fois intermittentes, atypiques ou périodiques sous un type variable, quelquefois enfin, elles sont concomitentes des fièvres intermittentes, et sous la dépendance immédiate des accès. Celles qui

sont périodiques cèdent en général au quinquina avec une facilité bien satisfaisante pour le médecin.

Hydropisies.

Les hydropisies séreuses ou cellulaires nous intéressent doublement par leur fréquence et leur gravité.

Plusieurs hydropisies tiennent à des maladies organiques du cœur, d'autres à des phlegmasies chroniques des séreuses, d'autres encore sont symptomatiques d'inflammations chroniques ou de dégénérations organiques des viscères abdominaux, et celles-ci sont sans contredit les plus fréquentes.

On voit des hydropisies se développer rapidement après l'exposition au froid ou à l'humidité chez quelques sujets atteints de fièvre intermittente, ou après la suppression brusque des accès, sans que les organes qui sont le siége de l'épanchement présentent des signes d'inflammation : le péritoine chez les adultes et surtout les vieillards, le tissu cellulaire chez les enfans, en sont le siége ordinaire. La peau est sèche, aride, froide ou chaude; il n'y a de douleur nulle part; les urines sont rares, le pouls petit et serré; chez les premiers les membres supérieurs, la tête et le thorax sont émaciés.

Nous voyons aussi des hydropisies cellulaires survenir chez des personnes vigoureuses sous l'influence des vicissitudes athmosphériques; ces hydro-phlegmasies ont une marche aiguë, s'accompagnent de signes d'excitation vasculaire générale, et cèdent aux antiphlogistiques. Des épanchemens séreux ou cellulaires surviennent d'autres fois lentement après des fièvres intermittentes de longue durée sans inflammation, sans lésion des organes abdominaux; elles sont l'effet de cette atteinte profonde portée à tous les organes, de cet appauvrissement des solides et des liquides, que l'on a désignés sous le nom de *cachexie séreuse.*

On a vu quelquefois les hydropisies survenir à la suite de l'abus du traitement antiphlogistique dans plusieurs maladies, et particulièrement dans les fièvres intermittentes.

Cette fréquence des altérations de l'exhalation séreuse ne surprendra pas, si l'on songe à ses rapports intimes avec les fonctions de la peau, que plusieurs causes tendent plus ou moins directement à supprimer ou à déranger de leur état normal : les membranes séreuses deviennent alors un point de fluxion ou la nature porte les liquides dont l'exhalation cutanée devait débarrasser l'économie. Ce rapport est si réel, que les hydropisies se développent avec une bien plus grande facilité, et sont beaucoup plus nombreuses pendant les saisons humides et froides que pendant l'été et les chaleurs.

Scrophules. Le nombre des scrophuleux est très-grand : cependant les maladies scrophuleuses sont peut-être moins fréquentes que ne ferait penser *à priori* la description des localités. Les villes en présentent proportionnellement plus que les campagnes. Les scrophules ne sont peut-être pas aussi fréquens dans l'étendue de la plaine, même dans ses points les plus bas, qu'ils ne le sont au voisinage des montagnes, dans les vallons que forment leurs gorges. Il est presque inutile de dire que les maladies qui se lient à la constitution scrophuleuse, telles que les ulcères, les ophthalmies chroniques, le gonflement des extrémités articulaires des os longs et du corps des os spongieux, les tumeurs blanches des articulations, la carie, la nécrose s'observent souvent et n'attestent qu'avec trop de vérité l'insuffisance de l'art dans bien des circonstances.

Scorbut. Nous avons quelquefois seulement l'occasion d'observer le scorbut porté à un certain degré d'intensité; il est moins rare de rencontrer des ulcères dans la bouche et le gonflement des gencives qui marquent les premières périodes de cette maladie.

Chlorose Les filles, dans notre pays, deviennent assez souvent chlorotiques; quelquefois, sans présenter l'ensemble des symptômes qui caractérisent cette maladie, elles sont faibles, les fonctions languissent, et les règles sont supprimées ou irrégulières. Les eaux minérales ferrugi-

neuses, qui sont très-communes dans la contrée, réussissent très-bien dans ces cas, tant qu'il ne s'est pas manifesté d'irritations chroniques des viscères.

L'observation nous offre des exemples assez fréquens de ces maladies, sur la nature et le siége desquelles les pathologistes sont loin d'être d'accord, et qu'on connaît sous le nom de *fièvres continues*, *fièvres de mauvais caractère* (adynamiques et ataxiques), expressions complexes par lesquelles on désigne divers états morbides qu'il serait plus philosophique de chercher à discerner les uns des autres que de vouloir les réduire tous à un même mode de lésion.

Dans ces maladies, les lésions du système nerveux et les altérations des fluides paraissent jouer un rôle plus important que ne le pensent bien des médecins, et les inflammations variables pour le siége et l'intensité, qui surviennent au milieu de ce mélange d'excitation et de prostration, ne peuvent pas toujours rendre compte des phénomêmes généraux, et ne semblent souvent elles-mêmes n'être que des effets de la maladie ou ne constituer que des complications plus ou moins graves.

Maladies endémiques.

Goître. Le goître est endémique dans al Limagne ; il est plus fréquent dans certains lieux de la plaine, et surtout près des montagnes, dans quelques vallées profondes et encaissées. Le volume en est quelquefois fort considérable ; les goîtres qui sont larges et mous cèdent assez bien à l'hydriodate de potasse; ceux qui sont globuleux et durs résistent en général à ce traitement, dont l'inutilité n'est pas toujours le seul inconvénient, puisqu'il détermine quelquefois une espèce d'atrophie des seins. Le goître y attaque plus souvent les femmes que les filles : les hommes en sont rarement atteints.

Anthrax pustule maligne. Il est des maladies sur la production desquelles certaines professions ont assez d'influence pour les rendre presque endémiques; ainsi les anthrax, les pustules malignes attaquent souvent les ouvriers qui tra-

vaillent au tannage des peaux, et même d'autres personnes dans les lieux où on exerce en grand ce genre d'industrie. La petite ville de Maringues, où cette espèce de fabrication est-très-étendue, offre de nombreux exemples de ces affections gangréneuses pendant l'éte : elles sont quelquefois mortelles. Cette terminaison est heureusement la moins fréquente dans la ville que je viens de citer, parce que les individus qui en sont atteints, prévenus du danger d'une maladie qui fait l'objet de la terreur populaire, réclament promptement les secours de l'art. Il n'en est pas de même dans les campagnes, où ces affections se montrent aussi assez souvent, tantôt sous l'influence qui résulte de la contagion des épizooties charbonneuses, tantôt spontanément, et sans qu'on puisse accuser aucun principe contagieux.

Elles sont alors précédées et accompagnées d'un ensemble de symptômes graves, et il est souvent difficile d'établir si elles sont cause, effet ou complication de la maladie.

Les pustules gangréneuses qui atteignent les ouvriers chamoiseurs ne me semblent pas toujours affecter une marche aussi rapide que celle qu'on leur assigne ordinairement ; l'escharre se développe alors et s'agrandit lentement, entourée d'un empâtement qui ne paraît rien moins qu'inflammatoire, et sans provoquer pendant plusieurs jours de symptômes généraux intenses.

D'autres fois, il est vrai, ces affections marchent avec une rapidité vraiment foudroyante, accompagnées de symptômes adynamiques, ataxiques ou inflammatoires intenses; mais ne voir dans ces maladies que l'irritation, ne les attaquer que par les antiphlogistiques, n'est-ce pas, de bonne foi, s'abuser étrangement sur la valeur des termes et l'utilité des émissions sanguines?

L'extirpation de l'escharre jusqu'au voisinage des parties saines, l'application du cautère actuel au reste de la tumeur, sont, d'après l'expérience, les moyens les plus sûrs, en même temps qu'on règle le traitement interne d'après les indications générales. La réussite est d'autant plus à espérer, qu'on s'est hâté davantage dans l'application de ces moyens, et qu'on a détruit hardiment par le feu toutes les

parties déjà gangrénées. Les maladies charbonneuses des bestiaux ne sont pas rares dans la Limagne pendant les chaleurs, qui durent longtemps et sans pluies. Les dépouilles des animaux, qui en meurent, dont la cupidité cherche à tirer parti, sont une des causes qui contribuent le plus à propager ces maladies : c'est un abus à signaler aux autorités locales.

Endémie de fièvres intermittentes.

Fièvres intermittentes.

Si l'on se rappelle ce qui a été dit de la nature du sol, de la stagnation des eaux, des inondations fréquentes en hiver, de la sécheresse qui les suit en été ; si l'on se rappelle, dis-je, les dispositions locales de cette partie de la Limagne que j'ai nommée la *basse plaine*, on ne s'étonnera pas d'y voir régner endémiquement les fièvres intermittentes : elles y forment à elles seules la moitié des maladies qu'on y observe.

Je ne sache pas que l'analyse de l'air y ait été faite comparativement à diverses époques du jour et de la nuit ; il est probable qu'elle donnerait des résultats analogues à ceux qu'a donnés l'analyse de l'air des lieux bas et simplement marécageux. Quelle que soit la nature des émanations nocives qui s'échappent du sol, sur lesquelles on attend encore des lumières de la chimie, du moins est-il certain qu'il y a en elles quelque chose de spécifique autre que le froid et l'humidité, puisque ces conditions réunies ne suffisent pas au développement des fièvres intermittentes sur les lieux élevés, au moins d'une manière aussi générale.

Étendue de l'endémie.

L'étendue de l'endémie offre des particularités bien remarquables ; partout dépendante de la nature des localités, nous la voyons très-prononcée dans les points les plus bas, perdre de son intensité sur les lieux un peu plus élevés, et disparaître presque tout à coup aussitôt qu'on gravit les sous-bassemens de nos montagnes.

La rive gauche de l'Allier, dans la partie inférieure de son cours,

présente sous ce rapport une différence frappante avec sa rive droite ou orientale. La première est exposée endémiquement aux fièvres intermittentes, que la rive opposée, sans en être exempte, présente beaucoup moins généralement. On trouvera peut-être la raison de ce fait 1°. dans la nature du sol de la rive gauche de l'Allier, qui, quoiqu'assez élevé, est peu perméable à l'eau, et la retient à la surface de la terre; 2°. dans sa situation relativement à la rivière, moins resserrée dans cette partie de son cours, où elle forme quelquefois plusieurs bras, et de laquelle s'élèvent des brouillards pendant une grande partie de l'année ; ces brouillards, raréfiés par les rayons du soleil, se déversent sur la rive la moins élevée, où ils sont d'ailleurs poussés par un très-léger vent d'est.

Ses effets. Les habitans des villages les plus bas du centre de la plaine sont les plus maltraités par les fièvres intermittentes; elles impriment à leur constitution et à leurs viscères un cachet ineffaçable ; ils ont le teint pâle, blafard ou jaunâtre, la peau sèche ou inondée par des sueurs débilitantes ; la figure ridée de bonne heure, la voix rauque, le ventre gros, les jambes engorgées, et les membres supérieurs, ainsi que la tête, grêles. Si leurs forces musculaires sont réduites, leur énergie morale ne l'est pas moins : familiarisés avec ce genre d'affections, ils ne réclament que rarement des secours lorsque les accès ne sont pas graves. Il est vrai que ces secours sont souvent impuissans, par la raison que ces malheureux ne peuvent se soustraire à l'influence des mêmes causes morbides ; dès leur jeunesse, tantôt fébricitans, tantot guéris par le seul bénéfice de la nature, les congestions répétées sur les organes abdominaux finissent par y déterminer des altérations de texture dont l'ascite est une suite fréquente. Les gens les plus aisés, ceux auxquels leurs facultés permettent d'user d'une bonne nourriture, de boire du vin habituellement et de se livrer à des travaux moins pénibles, résistent mieux aux causes de ces maladies, en sont plus rarement atteints, et guérissent avec plus de facilité.

Caractères de l'endémie.

L'endémie présente, sous le rapport du nombre des individus atteints de fièvre intermittente, des différences qui tiennent aux différences physiques que présentent les années et les saisons. La fin de l'été et l'automne sont, de toutes les saisons, celles qui les voient se multiplier davantage, surtout lorsque les chaleurs du jour commencent à alterner avec des nuits et des matinées fraîches et brumeuses. L'hiver, très-propre à entretenir la durée des fièvres qui existaient déjà, est peut-être la saison pendant laquelle il se développe le moins de ces affections.

Les types qu'elles revêtent sont, dans l'ordre de leur fréquence, le type tierce, qui comprend plus de la moitié des cas; le type quarte, le double-tierce, le double-quarte, quelquefois le quotidien. On voit assez souvent des malades, surtout parmi les jeunes enfans, éprouver à des intervalles tantôt plus, tantôt moins rapprochés, des accès atypiques.

Les accès se manifestent le plus souvent sans le concours d'aucune cause déterminante extérieure autre que leurs causes spécifiques; quelquefois ils se déclarent à l'occasion d'un excès, de l'exposition au froid ou à la pluie, d'un travail forcé. Telle est la prédisposition que ces causes spécifiques impriment à l'organisme par leur action prolongée, que ces circonstances, qui ailleurs détermineraient telle ou telle maladie, déterminent dans ce cas une fièvre intermittente. Elle est alors précédée, pendant quelques jours, de trouble dans les fonctions, de malaise, de douleurs dans les membres.

Nous avons très-rarement l'occasion d'apprécier sur des étrangers l'influence de ces causes dans leurs principaux foyers d'action. Il est permis de croire qu'ils y seraient plus sensibles que les indigènes. Chez ceux-ci, eu égard à leur proportion numérique, on remarque plus de fébricitans parmi les enfans et les jeunes gens que parmi les adultes et les vieillards.

Ses modifications suivant les saisons.

L'endémie dont je parle est puissamment modifiée par les saisons; elles font, comme nous l'avons vu, varier la fréquence des fièvres

intermittentes simples, et déterminent leurs complications générales. Ces maladies s'accompagnent assez souvent au printemps d'un état pléthorique et d'excitation vasculaire; en été, de l'état saburral ou d'embarras gastrique. Cette altération des organes digestifs est favorisée ou maintenue par l'usage de mauvais alimens.

Les fièvres intermittentes sont nombreuses lorsque des étés chauds et secs succèdent à des saisons très-pluvieuses. L'année dernière, par exemple, où des orages et des innondations vraiment extraordinaires eurent lieu pendant un automne et un hiver très-pluvieux, qui furent suivis de grandes chaleurs et de sécheresse en été, elles régnèrent épidémiquement pendant les mois de juillet et d'août. Elles se compliquèrent alors avec l'embarras gastrique, avec la gastrite, la gastro-entérite, avec des congestions cérébrales; maladies qui existèrent aussi isolément en grand nombre pendant cette constitution, sur laquelle je me proposais d'entrer dans quelques développemens, si l'espace ne m'eût manqué.

Complications des fièvres intermittentes avec des phlegmasies aiguës.

Pendant l'automne et l'hiver, les complications les plus fréquentes sont diverses phlegmasies des voies digestives ou respiratoires, soit qu'elles existent antérieurement, soit qu'elles surviennent sous l'influence de la répétition des accès.

C'est probablement l'existence de ces diverses complications qui a fait rapporter par un illustre nosographe les fièvres intermittentes à chacun de ses ordres de fièvres essentielles, et qui lui fit regarder comme fondamental, dans les maladies dont il s'agit, ce qui ne leur est qu'accessoire. Lorsqu'elles sont peu intenses, les accès laissent entre eux des intervalles complètement apyrétiques. Si, au contraire, elles sont assez graves pour exercer une influence générale, et troubler par elles-même la circulation, il y a un mouvement fébrile continu et des accès en froid, chaleur et sueur, c'est-à-dire une fièvre rémittente. Le mouvement fébrile intermittent, pour être moins distinct, n'en a pas moins une existence séparée dans ces cas complexes.

Des différences assez tranchées se retrouvent encore, suivant que

les sujets atteints présentaient telle ou telle disposition antérieure ; ce qui pouvait encore contribuer à faire admettre par les auteurs diverses espèces de fièvres intermittentes.

Avec des lésions chroniques des viscères abdominaux.

Il est d'autres complications des fièvres intermittentes qui paraissent se lier plus directement à ces maladies, par des rapports de causalité. On voit très-souvent, après un nombre d'accès variable, se manifester une tuméfaction de la rate, effet en quelque sorte mécanique de la congestion sanguine souvent répétée sur ce viscère, laquelle est parfois assez subite et forte pour passer à l'état inflammatoire. Sous l'influence de la répétition des accès, cet organe est susceptible d'acquérir un volume énorme. Son tissu, hypertrophié, est plus dense que dans son état naturel, et semblable, jusqu'à un certain point, à celui du foie. Chez les enfans, les glandes mésentériques se tuméfient et s'enflamment quelquefois. Le foie lui-même, dans quelques fièvres intermittentes de longue durée, subit, dans son volume et dans sa texture, diverses altérations encore peu déterminées. Ces complications sont assez fréquentes chez les adultes, et finissent par déterminer des hydropisies. Mais c'est surtout chez les enfans que les organes abdominaux s'engorgent avec facilité. Pour peu que les accès se prolongent, il est rare que la tuméfaction et la dureté du ventre, dans quelques points, n'annoncent pas l'existence de quelqu'une de ces complications. Ces lésions, essentiellement chroniques, existent sous deux états différens ; c'est-à-dire que quelquefois elles sont douloureuses, présentent des symptômes inflammatoires, et réclament l'emploi des antiphlogistiques ; tandis que, dans d'autres cas, elles sont complètement indolentes, et n'offrent aucun signe d'inflammation.

L'habitude de ces engorgemens diminue leur influence sur la santé; ceux qui les portent vaquent à leurs travaux, et peuvent, à des intervalles éloignés, éprouver des accès, sur la production desquels ils ne paraissent pas avoir eu une influence directe.

Avec des hydropisies. J'ai déjà fait mention de la fréquence des hydropisies à la suite des fièvres intermittentes. Les enfans me paraissent, sous ce rapport, doués d'une susceptibilité particulière. S'ils s'exposent au froid ou à l'humidité, le tissu cellulaire des membres d'abord, et ensuite du tronc s'œdématie avec la plus grande facilité. Leur peau devient sèche; souvent les viscères abdominaux s'enflamment sourdement et d'une manière chronique dès le début; le pouls est petit, serré; le mouvement fébrile rémittent et les accès irréguliers. A la suite de cet état d'infiltration générale, quelques enfans sont pris de difficulté de respirer, de menaces de suffocation, sans qu'ils accusent de douleur sur le trajet des voies respiratoires; ils succombent presque toujours, dans ces cas, à une lente asphyxie. Ces accidens subits et graves paraissent dus à l'extension de l'œdème à quelques parties des voies aériennes, soit dans le tissu des poumons, soit dans le tissu cellulaire de la glotte, comme j'ai pu deux fois le constater par le toucher. On retirerait peut-être alors des avantages de la scarification des bords de la glotte, qu'on a proposée contre l'œdème de cette partie. Dans une imminence du danger, telle que celle-ci, il est permis, il est plausible même de tout oser.

Fièvres intermittentes pernicieuses par deux causes différentes. On croit peut-être les fièvres intermittentes pernicieuses trop exclusivement propres aux pays chauds. Elles prennent quelquefois ce caractère dans le nôtre. Il ne répugne ni au raisonnement, ni à l'observation d'admettre qu'elles peuvent le tenir de deux causes très-différentes; c'est-à-dire, 1°. de l'intensité très-grande de la lésion même qui constitue la fièvre intermittente; 2°. de sa complication avec une affection locale grave. Le succès, je dirai presque miraculeux, du quinquina dans quelques cas, son inutilité complète dans d'autres, justifient encore, si je ne me trompe, cette manière de voir. Si cette proposition est fondée, on sent de quelle importance elle est pour le traitement.

Traitement des fièvres intermittentes.

Supposer que toute fièvre intermittente est une maladie à laquelle il faut toujours opposer le quinquina, ou que c'est une inflammation qui doit être uniquement et opiniâtrement combattue par des émissions sanguines, me semble également une erreur. Lorsqu'il existe une complication inflammatoire, les fébrifuges ont presque toujours le double inconvénient de l'aggraver et de manquer leur effet; et d'ailleurs, à la suppression brusque et intempestive des accès succèdent souvent des irritations viscérales chroniques, des hydropisies des séreuses : mais les abus d'un médicament utile ne doivent pas en faire proscrire l'usage rationnel. Si ce mode de traitement a eu ses abus, les saignées en ont bien aussi, entre les mains de quelques médecins, qui poussent vraiment jusqu'au ridicule leur aversion pour tout autre moyen thérapeutique. Le traitement antiphlogistique ne laisse-t-il pas les accès s'éterniser pour ainsi dire, la constitution se débiliter, et les organes s'altérer sous leur influence?

Toutes les fois qu'une fièvre intermittente est simple, l'apyrexie complète, les accès réguliers, si le sujet ne présente d'ailleurs aucune indication particulière, il n'y a aucun avantage à attendre, et on doit supprimer les accès au moyen du sulfate de quinine, à des doses proportionnées à la gravité de la maladie, à l'âge, au tempérament du sujet. Il me semble qu'on a exagéré la susceptibilité de l'estomac à cet égard, lorsqu'il est dans son état physiologique; mais lorsqu'il se trouve antérieurement irrité, ou qu'on traite des sujets nerveux et très-excitables, l'administration de ce fébrifuge, si précieux d'ailleurs, peut être suivie d'accidens, car elle aggrave la gastrite dans le premier cas, et dans le second elle a quelquefois déterminé de l'agitation, du délire, des convulsions; j'insiste sur ces derniers effets du sulfate de quinine, sur les sujets qui présentent cette prédisposition nerveuse et irritable, parce que j'en ai été vivement frappé dans quelques circonstances, quoique je n'en aie jamais vu résulter d'autres suites plus graves.

C'est chez les sujets jeunes, vigoureux, au printemps, lorsqu'il y

à pléthore sanguine, que la saignée est bien indiquée : seule, ou elle suffit alors pour arrêter les accès, ou ils cèdent, après son emploi, au sulfate de quinine, avec la plus grande facilité; on obtient souvent le même effet des vomitifs, lorsqu'en même temps que la fièvre il existe un état suburral des voies digestives ; et il est de fait que l'administration des évacuans émétiques ou purgatifs dans ce cas, lorsqu'il n'y a point de signes d'inflammation, favorise l'action des fébrifuges, qui, au contraire, ne réussissent pas tant qu'il existe un enduit jaunâtre sur la langue, du dégoût, l'amertume de la bouche, etc., même sans douleur épigastrique. Il est presque superflu de dire que lorsque la fièvre est compliquée d'inflammation aiguë ou chronique sur un organe important, il est prudent d'attendre que l'on ait modéré l'une ou dissipé l'autre avant de tenter la suppression des accès, à moins que leur intensité ne soit telle qu'elle ne permette aucun délai. Les inflammations des organes digestifs sont, de toutes les complications, celles qui embarrassent le plus le médecin, et qui rendent le plus difficile l'emploi des fébrifuges : bien heureux si en attaquant d'abord la phlegmasie par les émissions sanguines, si en associant les mucilagineux aux fébrifuges, et en variant autant que possible les voies d'absorption, il peut supprimer les accès sans aggraver beaucoup la complication. La thérapeutique des cas dont il s'agit est un point très-délicat à manier de pratique médicale : ils présentent, dans la coexistence de deux maladies qui réclament un traitement opposé, une infinité de différences, par rapport à la gravité relative de chacune de ces affections, et aux indications diverses qui peuvent en résulter. Le tact médical peut seul ici saisir des nuances que le sentiment perçoit mieux que les mots ne l'expriment.

Lorsque la fièvre est compliquée d'engorgemens anciens, indolens des viscères parenchymateux, si on voulait attendre qu'on les eût dissipés pour supprimer les accès, on courrait le risque de les voir durer autant que la vie des malades; la continuation de la fièvre est même plus propre à les entretenir ou à les aggraver que l'adminis-

tration méthodique des fébrifuges, qu'on a si fort accusés de pareilles suites. Quant à ces complications elles-mêmes, les moyens les plus convenables pour en opérer la solution, lorsqu'elles en sont susceptibles, sont les eaux minérales acidules et salines : nos fièvreux, dont la rate, le foie ou le mésentère sont engorgés, se trouvent généralement très-bien des eaux de Vichy, pourvu qu'on veille à ce que leur action ne stimule pas trop vivement ces organes.

Quelquefois, dans les premières périodes des fièvres intermittentes, sans qu'il y ait positivement de complication, les malades présentent un état d'excitation générale, de chaleur sèche, de tension du pouls, qui contr'indique les fébrifuges; il faut attendre que les délayans, la diète, aient amené ce calme complet, pendant l'apyrexie, qui assure le succès de cette médication.

Nous voyons assez souvent les fièvres intermittentes guérir par l'effet d'une perturbation quelconque provoquée par les causes les plus opposées dans leur mode d'action, telles que des affections morales vives, un excès, des excitations très-énergiques; circonstances qui n'ont entr'elles d'analogie qu'en un seul point, celui de rompre la série des mouvemens organiques qui constituent les accès. Est-il surprenant, après cela, qu'un si grand nombre de médicamens ait été préconisé? En effet, chaque praticien vante sa méthode, et exalte ses succès contre ces maladies, dont la thérapeutique serait peut-être éclairée davantage par la relation de ses revers.

Les fièvres intermittentes sont, dans notre pays, plus ou moins opiniâtres en général, suivant l'insalubrité des lieux et suivant les saisons. Partout elles sont bien plus rebelles et plus difficiles à guérir que ne le sont communément celles qu'on observe à Paris, par exemple. A quelque médication qu'elles aient cédé, les récidives sont très-fréquentes; elles ont lieu par l'effet des écarts de régime, et encore plus souvent à la suite de l'exposition à l'humidité ou au froid.

Fièvres subintrantes pernicieuses. Je suis fermement persuadé que des fièvres subintrantes pernicieuses sont quelquefois méconnues dans notre pays. Le succès évident et inespéré du sulfate de quinine à très-haute dose dans quelques affections graves, continues en apparence, me confirme dans cette idée. Celles qui sont pernicieuses par une complication, par exemple, par une congestion cérébrale, comme nous en avons vu quelques-unes pendant l'été dernier, peuvent être méconnues avec d'autant plus de facilité que l'affection locale, intermittente d'abord comme les accès qui la produisent, recevant de chacun d'eux une nouvelle impulsion, devient continue, et masque alors, par ses symptômes, ceux de la fièvre intermittente, qui en est comme l'aliment. Deux ordres de moyens, 1°. ceux qui sont propres à combattre la complication, 2°. ceux qui peuvent arrêter le mouvement fébrile intermittent, doivent être employés avec promptitude et énergie, simultanément ou isolément, suivant les circonstances particulières.

Lorsque des complications graves, sous l'influence immédiate de l'accès, paraissent et disparaissent avec lui; lorsque les accès fébriles présentent, dans quelqu'un de leurs symptômes propres, une intensité qui peut les rendre pernicieux; lorsque surtout ils ne laissent entr'eux qu'une apyrexie très-courte, ou même seulement quelque temps de rémittence, il n'y a pas un instant à perdre, il faut la saisir pour donner les préparations de quinquina, comme l'a dit un auteur, *plenis manibus.*

Maladies épidémiques. Les épidémies sont en général assez rares dans notre pays. Les fièvres intermittentes sont quelquefois tellement nombreuses, qu'on peut les regarder alors comme épidémiques. Il en est de même des phlegmasies catarrhales. L'automne et l'hiver de l'année 1824, qui furent humides et froids, et qui avaient été précédés d'un été très-chaud, présentèrent un nombre de phlegmasies muqueuses beaucoup plus qu'ordinaire. L'inflammation se bornait quelquefois

à un ou deux organes, ou bien envahissait de prime abord, ou seulement successivement, tout le système muqueux, accompagnée de symptômes graves, et constituant les maladies appelées *fièvres catarrhales*, expression bonne comme une autre lorsqu'elle est entendue comme elle doit l'être. Les fièvres intermittentes régnaient aussi à cette époque ; ce qui nous donna l'occasion de suivre, à l'hôpital de Clermont-Ferrand, plusieurs exemples de leur complication avec la gastrite subaiguë ou chronique. Le sulfate de quinine, en même temps qu'il supprima les accès chez quelques fébricitans, aggrava l'affection gastrique, qui, de même que toutes les inflammations muqueuses, pendant cette constitution, présenta une tendance marquée, malgré un traitement antiphlogistique actif, à se prolonger beaucoup à l'état chronique.

Autrefois la variole exerçait assez souvent ses ravages épidémiquement ; elle ne se montre guère maintenant que d'une manière isolée. Nous sommes redevables, sinon de la disparition, au moins de l'amendement de ce fléau, à la propagation de la vaccine généralement pratiquée dans toutes les classes. A diverses époques, et à des intervalles éloignés, il a régné, dans la Limagne, des épidémies d'angines, d'angine gangréneuse, de catarrhes pulmonaires, de coqueluche, de rougeole, de dysenterie.

Je crois inutile, dans l'énumération des maladies les plus fréquentes dans notre pays, de faire une revue de toutes celles qui tiennent spécialement à telle ou telle profession. Je dois cependant, parmi les maladies qui résultent du genre d'occupation des habitans, citer les plaies pénétrantes des articulations du genou et du poignet, auxquelles sont très-exposés les habitans de nos vignobles par la manière dont ils taillent la vigne.

Nous devons à M. *Fleury*, chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de Clermont, la découverte d'un moyen (le vésicatoire appliqué sur l'articulation) duquel ce praticien, dont les talens éminens sont généralement connus, retire journellement de grands avantages pour

combattre l'inflammation articulaire qui est souvent la suite de ces plaies.

Si d'un seul coup-d'œil nous embrassons la série de considérations rapportées dans le cours de cet écrit, nous voyons une partie de la population de la Limagne soumise à l'influence plus ou moins active d'un concours de causes essentiellement débilitantes ou tendant à dépraver les fonctions assimilatrices, à altérer la composition intime des solides et des liquides; aussi les maladies aiguës prennent souvent les caractères généraux de ces prédispositions, et déterminent facilement des symptômes adynamiques ou ataxiques. Je puis affirmer que cette vérité est applicable, dans toute son étendue, à la majeure partie de la basse plaine. Là également nous retrouvons un grand nombre de maladies chroniques, de maladies de langueur, selon l'expression vulgaire, mais juste. Elle est beaucoup moins applicable à ses environs, aux collines qui la bordent, aux voisinages des montagnes. Si je ne m'abuse sur les conséquences à déduire de ces faits, de pareils antécédens doivent rendre la pratique circonspecte dans l'emploi des débilitans généraux, tels que les émissions sanguines, et motiver l'emploi des toniques dans bien des maladies. Le peu de développement d'une sensibilité en quelque sorte obtuse, le peu de susceptibilité nerveuse, nous permettent d'ailleurs de retirer de grands avantages de la médication révulsive, et d'en porter l'énergie à un point qui serait certainement nuisible chez des individus autrement prédisposés. Il est très-probable qu'un certain nombre de ces maladies chroniques, qui tiennent aux influences locales, guériraient par un changement de climat, telle que l'habitation à la montagne.

Les plaies, les ulcères prennent souvent, chez les habitans de la basse plaine, ce qu'on appelle *un mauvais caractère*. Vainement, dans bien des cas, modifierait-on leur siége de diverses manières; leur existence, leurs progrès ou leur guérison sont subordonnés aux dispositions de l'organisme tout entier, à des conditions spéciales de

composition intime des tissus, de nutrition, d'hématose, etc. C'est donc sur l'économie tout entière qu'il faut agir. Mais si des dispositions morbides générales dominent ainsi des affections externes, et en font la gravité, on ne saurait, sans manquer de conséquence, se refuser à reconnaître une influence semblable dans plusieurs maladies internes, quoique alors elle tombe moins sous nos sens. Cette manière de voir, peu propre, il est vrai, à satisfaire quelques esprits par trop positifs, n'en semble pas moins appuyée sur des faits concluans; et, pour me borner à un seul exemple, les inflammations qui, dans le cours de certaines maladies continues graves, ont une si grande tendance à la gangrène, ne sont-elles pas subordonnées, soit à l'état général des forces de la vie, soit à des altérations encore trop peu connues des liquides, soit à une profonde modification de la nutrition.

On aurait tort, surtout dans l'intérêt du traitement, de ne tenir compte, uniquement dans les maladies, que des lésions locales, et de négliger leurs rapports avec l'état général de l'économie, état duquel peut dépendre le danger de l'affection locale, et qui souvent, bien que ne constituant pas la maladie, est la condition qui s'oppose à sa solution. En effet, telle lésion locale ne devient grave souvent que parce qu'elle trouve, ou un système nerveux dont l'action normale est facilement troublée, un système vasculaire très-irritable, ou tout autre disposition de l'économie tout entière. L'examen des dispositions générales est donc très-important; et si, écartant ces considérations, on se bornait à l'expression pure et simple de la lésion locale dans une maladie, on n'aurait pas la maladie toute entière.

Les faits dont se compose la pathologie sont bien nombreux, et surtout bien variés. Peuvent-ils tous être ramenés, en dernière analyse, à un seul fait primordial, susceptible de revêtir cette infinité de formes sous lesquelles se présentent les affections auxquelles nous sommes exposés? C'est dans l'observation clinique qu'il faut chercher

la réponse à cette question ; c'est au creuset de l'expérience que les théories doivent être sévèrement éprouvées. L'une et l'autre ne tardent pas à démontrer à tout esprit non prévenu, que les maladies ne peuvent pas plus être toutes rapportées à un seul état morbide toujours identique, l'inflammation par exemple, qu'elles ne peuvent être toutes guéries par un seul ordre de moyens, les antiphlogistiques. Mais celui qui désire tout ranger sous une idée quelconque systématique exclusive, n'étudie plus avec cette indifférence d'opinion favorable à la découverte de la vérité ; il ne voit rien que cette idée dans la nature, et ne se livre même à son observation que pour l'y trouver.

FIN.

HIPPOCRATIS APHORISMI

(*edente* PARISET).

I.

Vita brevis, ars longa, occasio præceps, experimentum periculosum, judicium difficile. Oportet autem non modò se ipsum exhibere quæ oportet facientem, sed etiam ægrum, et præsentes, et externa. *Sect.* 1, *aph.* 1.

II.

Morborum acutorum non omninò tutæ sunt prædictiones, neque mortis, neque sanitatis. *Sect.* 2, *aph.* 19.

III.

Mutationes anni temporum maximè pariunt morbos; et in ipsis temporibus mutationes magnæ tùm frigoris tùm caloris, et cætera pro ratione eodem modo. *Sect.* 3, *aph.* 1.

IV.

Morbi autem quilibet fiunt quidem in quibuslibet anni temporibus; nonnulli verò in quibusdam ipsorum potiùs et fiunt et exacerbantur. *Ibid.*, *aph.* 19.

V

In acutis morbis, extremarum partium frigus, malum. *Sect.* 7, *aph.* 1.